Anna de Nö

Une vie d’artiste



Anna de Nö

Une vie d'artiste

Laurent Aileway

Version partielle — chapitres 1 à 2 — 15/11/2026

© 2026 Laurent Aileway. Tous droits réservés.

À noter : Anna de Nö est une artiste fictive. Son histoire et ses chansons ont été imaginées par l'auteur, qui a utilisé des outils d'intelligence artificielle pour contribuer à leur réalisation, notamment musicale.

Le contexte historique et les réalités de la vie à Cuba et en France évoqués dans ce roman sont expliqués et documentés dans les Notes et sources, en fin d'ouvrage, organisées par chapitre. Le lecteur qui le souhaite peut s'y reporter à tout moment, sans attendre la fin de sa lecture. Les Notes et sources sont aussi consultables en ligne :

annadeno.com/notes-et-sources

Chapitre 1

2005 — Santiago de Cuba

Le vieil immeuble de l'avenue Garzón somnolait sous la caresse du soleil de la fin d'après-midi.

À l'intérieur d'une voiture stationnée à une centaine de mètres, deux hommes scrutaient l'entrée.

Comme eux, Santiago de Cuba semblait attendre.

La radio grésilla.

— Alors ?

— Rien. Personne.

À l'autre bout de la rue, un homme arrivait sans hâte ; seul son regard mobile le distinguait des autres piétons.

Le conducteur saisit le micro.

— Il arrive. On interpelle ?

— Non, pas encore. Je veux voir ce qu'ils vont faire.

⁂

À l'étage, Anna avait collé son front contre les lames de la persienne, là où le bois, rongé par les années et les pluies, laissait entrevoir

une mince tranche de rue. Elle y voyait un bout de trottoir, un chien endormi à l'ombre d'un poteau et, de temps à autre, les jambes d'un passant qui traversaient ce petit théâtre sans demander la permission à personne. Derrière elle, l'appartement sentait le café réchauffé et le linge propre que sa mère avait étendu avant de sortir.

Dans la pièce commune, son père accordait sa guitare. Il pinçait une corde, penchait la tête, tournait une clé, pinçait de nouveau. La note montait, hésitait, puis se posait enfin là où il l'attendait. Il hochait alors la tête, satisfait, avec l'air d'un homme qui vient de convaincre un vieil ami.

— Il vient quand, Ernesto ?

— Quand il viendra.

— Ça, ce n'est pas une heure, rétorqua-t-elle du haut de ses huit ans.

— À Santiago, si.

Elle se retourna pour protester, mais il souriait déjà, les yeux baissés sur le manche, et elle oublia ce qu'elle voulait lui répondre.

La guitare était plus vieille qu'elle, plus vieille même que Diego, qui avait treize ans et le faisait savoir à tout l'immeuble. Le vernis s'était usé à l'endroit où reposait le bras de son père quand il jouait. La caisse portait de fines rayures qui ressemblaient, quand la lumière les prenait de biais, aux lignes d'une main. L'instrument ne payait pas de mine, mais il avait un son hors du commun. Anna n'avait pas le droit d'y toucher sans lui. Elle referma les doigts autour du manche et les étira autant qu'elle le put.

— Ils n'en font pas encore le tour, dit son père.

— Ils vont grandir.

— Je n'en doute pas. Le jour où ton pouce rejoindra tes autres doigts de l'autre côté, tu pourras l'utiliser. En attendant, tu en as une à ta taille pour faire tes exercices.

— Quand je serai assez grande, je pourrai m'exercer avec la tienne, promis ?

— Promis.

Il joua quelques accords, très doucement, et raccrocha la guitare à son clou, au-dessus de la table, à l'abri du soleil qui grignotait le carrelage.

En bas, une voix appela son père par son prénom. Anna retourna à la persienne. Elle reconnut la chemise à carreaux avant le visage. Ernesto levait les yeux vers leur fenêtre, les tournait vers un bout de la rue, puis vers l'autre, puis de nouveau vers la fenêtre. Ernesto avait des yeux d'oiseau : ils sautaient d'une chose à l'autre sans jamais se poser.

Il monta, embrassa Anna sur le front, refusa le café et accepta un verre d'eau qu'il but debout, près de la porte.

— On y va ?

Son père prit ses clés sur la table et regarda Anna, qui le regardait déjà.

— Tu veux voir la mer ?

Ernesto reposa son verre.

— Rafael. Tu crois vraiment que…

— Que la petite a besoin de prendre l'air ? Oui. Elle passe ses vacances le nez dans les persiennes.

Ernesto ouvrit la bouche, la referma et haussa les épaules. Anna courut chercher ses sandales avant que quelqu'un change d'avis.

— Et maman ?

— Ta mère sera rentrée avant nous, et elle sera furieuse. On lui rapportera quelque chose pour la calmer.

— Quoi ?

— Tu trouveras bien.

Dehors, la chaleur les attendait au pied de l'escalier, épaisse, patiente. Elle leur tomba sur les épaules dès qu'ils eurent franchi le seuil. Ils descendirent l'avenue vers Ferreiro. Des fenêtres ouvertes

s'échappaient le crépitement d'une friture, une radio, la voix d'une femme qui appelait un enfant. Anna tenait la main de son père et sautait par-dessus les fissures du trottoir, parce que marcher dessus portait malheur ; elle l'avait décidé le matin même. Ernesto marchait un pas derrière eux. Chaque fois qu'elle se retournait, il regardait ailleurs.

À l'endroit où attendaient les taxis collectifs pour Siboney, une vieille américaine, qui avait dû être bleue au temps de sa jeunesse, sommeillait au bord du trottoir, portières ouvertes, en attendant que ses banquettes se remplissent. Le chauffeur fumait, un coude posé sur la tôle brûlante. Une femme monta avec un cabas qui ne voulait pas entrer. Un vieil homme qui sentait le tabac la suivit, avec deux jeunes gens qui se tenaient par la main sans regarder personne. Anna se retrouva sur les genoux de son père, le nez contre la vitre. Ernesto prit place près de l'autre fenêtre.

Le moteur toussa, réfléchit et décida d'accepter de démarrer.

La voiture grimpa, redescendit, laissa la ville derrière elle et s'engagea sur une route qui serpentait entre des collines brûlées par le soleil. Par la vitre baissée entrait un air chaud chargé d'odeurs d'essence et de poussière. Son père bavardait avec la femme au cabas, la faisait rire, chantonnait le refrain que la radio du chauffeur massacrait à moitié. Ernesto, lui, ne disait rien. Il regardait la route derrière eux, comme s'il avait oublié quelque chose en ville.

La mer apparut d'un coup, au détour d'un virage, si bleue qu'Anna crut d'abord qu'un morceau de ciel était tombé là.

Siboney n'était qu'une poignée de maisons, une plage et des rochers. Ils marchèrent jusqu'à un petit bar dont l'auvent de tôle découpait un rectangle d'ombre sur le sable. Quelques tables de bois, des chaises dépareillées, un comptoir derrière lequel un homme essuyait des verres. Son père commanda deux bières et un jus d'orange frais qu'elle but trop vite.

— Je peux aller jouer ?

— Oui, mais tu restes là où je te vois.

— Oui, papá.

Elle descendit vers l'eau. Le sable lui brûla la plante des pieds. La mer vint les refroidir, se retira, revint, comme un chiot qui réclame une caresse. Elle chercha des coquillages pour sa mère. Il fallait qu'ils soient beaux, entiers, et assez nombreux pour qu'aucune colère ne leur résiste. Elle en trouva un rose, ébréché, qu'elle garda quand même, puis un blanc, strié de fines lignes, pareilles aux rayures de la guitare.

De temps en temps, elle levait la tête vers le bar. Elle voyait la chemise blanche de son père, la chemise à carreaux d'Ernesto, leurs deux têtes rapprochées. Son père parlait avec les mains, comme toujours quand une idée lui plaisait, et une fois il éclata de rire si fort qu'elle l'entendit par-dessus les vagues. Les mots, eux, restaient là-haut, sous l'auvent. La mer les avalait avant qu'ils n'arrivent jusqu'à elle.

Elle aligna ses coquillages sur le sable mouillé du plus petit au plus grand. Elle recommença, cette fois du plus laid au plus beau, ce qui ne donnait pas du tout le même ordre. Le soleil avait commencé à descendre et allongeait sur la plage l'ombre des rochers.

Ce fut le bruit qui la fit se retourner : des portières qu'on claquait, là-haut, sur la route. Une voiture s'était arrêtée derrière le bar. Trois hommes en descendirent. Deux portaient un uniforme ; le troisième, une chemise claire. Ils ne couraient pas. Ils marchaient vers l'auvent du pas tranquille des gens qui savent qu'on les attendra.

Sous l'auvent, la chaise d'Ernesto était vide. Anna ne l'avait pas vu partir. Elle chercha la chemise à carreaux entre les maisons, sur le sable, près des rochers, et ne la trouva nulle part.

Son père, lui, n'avait pas bougé. Il resta assis pendant que les hommes l'entouraient et posa sa bière sur la table, très lentement,

comme on pose un objet fragile. L'homme à la chemise claire lui parla. Son père répondit quelque chose et se leva.

Il tourna la tête vers la mer. Anna sut qu'il la cherchait, et qu'il l'avait trouvée, parce que ses yeux s'arrêtèrent sur elle et ne bougèrent plus. Elle fit un pas. Il secoua la tête, à peine, un mouvement si petit qu'elle seule pouvait le voir. Elle s'arrêta, l'eau aux chevilles.

Les deux hommes en uniforme le prirent chacun par un bras. Il ne se débattit pas. Il marcha entre eux jusqu'à la route, sans se retourner cette fois, et l'un d'eux lui appuya sur la tête pour le faire monter à l'arrière de la voiture. Les portières claquèrent de nouveau. La voiture fit demi-tour dans un nuage de poussière qui resta suspendu au-dessus de la route longtemps après qu'elle eut disparu.

Derrière le comptoir, l'homme avait recommencé à essuyer ses verres. Il essuyait toujours le même. Aux autres tables, personne ne parlait. Puis quelqu'un redressa une chaise, quelqu'un d'autre commanda une bière, et les conversations reprirent, plus bas qu'avant, comme une radio dont on aurait baissé le son.

Anna resta où elle était. Son père lui avait dit de rester là où il la voyait. Il ne la voyait plus, mais elle ne savait pas où aller, et la mer continuait de venir et de repartir autour de ses chevilles, sans rien comprendre. Elle s'aperçut qu'elle serrait les coquillages si fort que le rose, l'ébréché, lui entrait dans la paume. Elle ne desserra pas les doigts.

Le soleil touchait presque l'eau quand une main se posa sur son épaule.

— Viens, dit Ernesto.

Il avait du sable sur son pantalon et le souffle de quelqu'un qui a couru, puis attendu longtemps sans bouger. Il ne lui dit pas d'où il venait. Il ne remonta pas vers le bar. Il la prit par la main et

l'entraîna le long de la plage, de l'autre côté des rochers, loin de l'endroit où attendaient les taxis.

— Où ils l'ont emmené ?

— Je ne sais pas.

— Il a fait quoi ?

Ernesto mit longtemps à répondre.

— Rien de mal.

Elle aurait voulu demander pourquoi on emmenait les gens qui n'avaient rien fait de mal, mais la façon dont il serrait sa main lui disait qu'il ne répondrait pas à cette question-là.

Ils marchèrent jusqu'à un chemin, et continuèrent jusqu'à une route où un camion chargé de sacs ralentit au signe d'Ernesto. Le chauffeur accepta de les emmener. Anna voyagea à l'arrière, assise entre deux sacs qui sentaient la terre, la main d'Ernesto refermée sur son bras chaque fois que le camion prenait un virage. La nuit tomba pendant le trajet. Quand les lumières de Santiago apparurent en contrebas, éparpillées dans le noir, elle pensa que son père se trouvait quelque part au milieu d'elles, mais elle ne sut pas lequel de ces points jaunes regarder.

Le camion les laissa à l'entrée de la ville. Ils finirent à pied, par des rues qu'Anna ne connaissait pas. Ernesto s'arrêta au coin de l'avenue, sous un porche, loin de la lumière du réverbère. Il resta là un long moment à regarder leur immeuble.

— Monte.

— Tu ne viens pas ?

— Non.

— Maman va vouloir te parler.

— Je sais.

Il s'accroupit pour être à sa hauteur. De près, il sentait la sueur et la mer.

— Dis-lui que j'étais là. Dis-lui que je suis désolé.

Il se releva et repartit dans l'autre sens, sans hâte, comme quelqu'un qui se promène. Seuls ses yeux allaient d'un côté à l'autre de la rue.

Anna monta l'escalier. Elle compta les marches, ce qu'elle ne faisait jamais, et arriva quand même en haut. La porte était entrouverte. La lampe brûlait dans la pièce commune, et sa mère se tenait debout près de la table, sous la guitare, un torchon à la main.

— Où étiez-vous ? Où est ton père ?

Anna ouvrit la main. Les coquillages y étaient, le rose ébréché, le blanc strié, tous ceux qu'elle avait choisis pour éteindre une colère qu'elle sentait toujours présente au fond d'elle.

— Ils ont emmené papá.

Sa mère ne demanda pas qui. Le torchon glissa de ses doigts.

Anna se colla contre elle, ses bras encore trop petits firent ce qu'ils purent pour l'enlacer. Des larmes où se mêlaient incompréhension, refus et un chagrin profond coulèrent sans bruit de ses yeux d'enfant. Elle ne les montra pas car elle savait qu'elles augmenteraient la peine de sa mère et elle voulait la protéger.

Au-dessus d'elles, la guitare de son père gardait le silence en attendant qu'il revienne.

Chapitre 2

2005 — Saint-Denis

De la fenêtre de sa chambre, Olivier voyait un bout du canal, une rangée d'arbres et le cours du Ru de Montfort, où les gens du quartier vaquaient à leurs occupations sans savoir qu'il les dessinait.

Il avait installé son bureau sous la fenêtre. Assis, son carnet ouvert devant lui, il levait les yeux vers la rue, les baissait vers la page et les relevait aussitôt. Les passants marchaient presque toujours rapidement, lui imposant de travailler vite. Une femme tirait un caddie dont une roue grinçait à chaque tour ; il eut le temps de saisir la courbe de son dos, le bras tendu en arrière, le caddie qui résistait comme un chien qui refuse de rentrer. Sur le muret, trois garçons qu'il connaissait de vue se passaient une canette. Il en dessina un, le plus grand, qui riait la tête renversée, et abandonna les deux autres quand ils se levèrent. Sur le canal, une péniche glissait si lentement qu'elle semblait immobile ; seuls les remous que l'hélice soulevait à la poupe prouvaient qu'elle avançait. Il souffla et put dessiner plus sereinement en remerciant la péniche d'avoir le bon goût de lui laisser le temps.

Dans l'appartement, la chaleur de juin réveillait l'odeur du linoléum et celle, plus têtue, du tabac que le voisin du dessous fumait sur son balcon. Dans la cuisine, sur la toile cirée, l'enveloppe attendait.

Elle était arrivée dans l'après-midi, avec le logo du collège dans le coin. Sous le nom de ses parents était inscrite la mention « élève Olivier Alvarez ». Olivier ne l'avait pas ouverte. Il savait ce qu'elle contenait. Il n'assistait pas au conseil de classe, mais Kader, le délégué des élèves, en était sorti avec la compassion particulière de ceux à qui il n'arrive rien. Il lui avait indiqué le verdict dans la cour : redoublement. Le mot avait l'air inoffensif mais il signifiait refaire la même année, avec les mêmes livres, dans la même salle, au milieu d'élèves plus jeunes qui le regarderaient comme un grand frère ou comme un âne, selon les jours.

Il entendit la clé dans la serrure à sept heures moins le quart. Sa mère rentrait toujours la première. Elle travaillait dans un magasin de chaussures du centre-ville, et elle revenait de ses journées avec les mollets douloureux et des histoires de clients qu'elle imitait en enlevant ses propres chaussures, toujours la gauche d'abord.

— Olivier ? Tu es là ?

— Oui.

— Il fait une chaleur…

Il y eut le bruit du sac posé sur une chaise, celui du robinet, puis un silence. Il devina qu'elle avait vu l'enveloppe.

Quand il entra dans la cuisine, elle lisait le bulletin debout, un verre d'eau qu'elle ne buvait pas dans l'autre main. Isabelle Alvarez lisait lentement, une matière après l'autre, en remuant les lèvres et en murmurant comme si elle voulait que le monde prenne connaissance en même temps qu'elle des résultats obtenus par son fils.

— « Élève qui ne manque pas de capacités mais qui semble souvent ailleurs », lut-elle. Ailleurs où ?

Olivier haussa les épaules.

— « Travail insuffisant. Doit se ressaisir. » Ça, c'est les maths. « Olivier a des facilités à l'oral mais ne fournit aucun effort à l'écrit. » Le français. Et l'anglais…

Elle chercha la ligne, la trouva, la relut pour être sûre.

— « Présent, mais seulement physiquement. »

— C'est déjà ça, dit Olivier.

— Ne fais pas le malin.

Elle parcourut le reste en silence. Arrivée en bas de la page, elle s'arrêta, et Olivier vit son visage s'éclairer légèrement, comme lorsqu'un client difficile finit par sourire.

— « Arts plastiques : 17. Un vrai talent, à cultiver. »

Elle leva les yeux vers lui.

— Il y a au moins une enseignante qui te reconnait un talent.

Il aurait voulu lui expliquer que ce n'était pas difficile : en arts plastiques, on lui demandait enfin de faire ce qu'il faisait déjà dans toutes les autres matières, sans permission, en remplissant les marges de ses cahiers de dessins de toutes sortes. Il n'en eut pas le temps : sa mère avait déjà reposé le bulletin. Elle le regarda et prononça à voix basse ce qu'il redoutait davantage que les reproches :

— Ton père va être déçu.

Elle n'ajouta rien. Elle ouvrit le placard sous l'évier, en sortit les pommes de terre, lui tourna le dos et commença à les éplucher. Olivier resta un moment sur le seuil et retourna dans sa chambre, où il constata que la péniche avait disparu.

Il savait où elle rangeait ses dessins, qu'elle ne regardait presque jamais en sa présence. Elle les entreposait dans une immense boîte de bottes fourrées, pointure quarante-trois, qui trônait sur l'étagère du haut de son armoire, entre les draps d'hiver et les papiers importants. Elle y glissait tout ce qu'il lui donnait, et même ce qu'il ne lui donnait pas : des pages arrachées qu'elle récupérait dans la corbeille, des croquis faits au dos d'une facture. Il avait mis longtemps à comprendre que cet archivage que personne ne

lui demandait de faire était sa manière à elle d'exprimer la fierté qu'elle ressentait en constatant à quel point son fils était doué.

Son père rentra une heure plus tard. Angel Alvarez travaillait depuis plus de vingt ans dans la même entreprise de la Plaine, où il montait des pièces dont Olivier n'avait jamais très bien compris l'usage. Il revenait chaque soir avec la même fatigue silencieuse. Il ôtait ses chaussures de sécurité dans l'entrée ; la fatigue, elle, le suivait jusqu'à table. Il embrassa sa femme, passa la main dans les cheveux de son fils et s'assit pour dîner sans avoir vu l'enveloppe qu'Isabelle avait posée sur le buffet, à côté de leur photo de mariage.

Ils mangèrent en parlant de la chaleur, du voisin du quatrième qui avait encore garé sa voiture devant le local à poubelles, d'un collègue d'Angel qui partait à la retraite. Olivier attendait. Il avait l'impression que tout l'appartement attendait avec lui : la lampe au-dessus de la table, le bulletin sur le buffet, l'horloge en forme de soleil que sa grand-mère maternelle leur avait offerte et qui avançait de quatre minutes depuis toujours. Seul le frigo ronronnait, indifférent.

Ce fut au moment du fromage qu'Isabelle se leva, prit l'enveloppe et la posa près de l'assiette de son mari.

Angel lut le bulletin lentement, en entier, y compris l'en-tête et l'adresse du collège. Il le replia selon les plis d'origine et le remit dans l'enveloppe.

— On en parlera, dit-il.

Ce fut tout. Olivier aurait préféré qu'il crie.

Après le dîner, il ne retourna pas dans sa chambre. Il s'installa à la table de la cuisine, que sa mère venait d'essuyer, et ouvrit son carnet à une page blanche, presque la dernière. Au mur, dans son cadre de bois, il y avait la photo du grand-père.

C'était la seule. Les autres avaient brûlé, étaient restées en Espagne, ou n'avaient jamais été prises ; Olivier n'avait jamais su

laquelle de ces explications était la bonne. Sur celle-ci, un homme d'une cinquantaine d'années se tenait près d'une bicyclette, devant un mur de brique, une casquette à la main. Il ne souriait pas, mais ses yeux plissés semblaient sur le point de le faire. À côté de lui, un petit garçon en culottes courtes regardait l'objectif avec méfiance. Le petit garçon, c'était son père.

Olivier commença par la casquette, parce que c'était le plus facile, et remonta vers le visage. Il ne cherchait pas à reproduire strictement. Il essayait de comprendre comment ce visage s'organisait : la mâchoire carrée, les rides au coin des yeux qui ne venaient pas du rire, ou pas seulement, la bouche fermée de quelqu'un qui a appris à ne pas dire tout ce qu'il pense. Il gomma l'œil gauche deux fois. La troisième fois, l'homme le regarda.

Il ne s'aperçut pas que son père s'était arrêté derrière lui. Il l'entendit seulement respirer.

— Tu l'as fait de mémoire ?

— Non. D'après la photo.

Angel tira une chaise et s'assit, ce qu'il ne faisait jamais quand Olivier dessinait. Il regarda longtemps la page, puis la photo, puis de nouveau la page.

— Il avait cette tête-là quand il était content de lui et qu'il ne voulait pas le montrer, dit-il. Tu ne l'as jamais vue, et tu l'as trouvée.

Olivier ne répondit pas. Il avait peur, s'il disait un mot, que son père s'arrête là.

— Il s'appelait Ángel, comme moi. Avec un accent sur le A. Celui-là, la mairie de Saint-Denis a oublié de me le donner.

Il sourit, à peine, et se mit à raconter.

Olivier connaissait des bribes de l'histoire, mais jamais il ne l'avait entendue entière, et jamais avec cette voix. Le grand-père avait vingt ans, presque vingt et un, quand il avait passé les Pyrénées à pied, en février 1939, avec des milliers d'autres qui fuyaient les troupes de Franco. Il avait laissé derrière lui une mère, deux

sœurs et un village dont Angel prononçait le nom avec précaution, comme s'il risquait de l'abîmer. En France, on les avait parqués sur une plage, derrière des barbelés, et il avait gardé de ces semaines une haine du sable qu'il n'avait jamais pu expliquer à personne.

— Il était communiste, dit Angel. Vraiment. Pas comme on dit ça aujourd'hui. Il croyait qu'on allait bâtir un monde où personne ne serait plus à genoux devant personne.

— Et après ?

— Après, il a appris ce qui se passait là-bas, en Russie. Les camps, les procès, les gens qui disparaissaient. Il n'y a pas cru tout de suite. Autour de lui, personne ne voulait y croire. Ça lui a pris des années. Et un jour, il a rendu sa carte.

Il se tut un moment. Sur la photo, le petit garçon continuait de se méfier.

— Ça l'a beaucoup abîmé, je crois. Pas de s'être trompé. D'avoir cru des gens qui mentaient. Après ça, il n'a plus jamais voulu rien devoir à personne. Ni à un parti, ni à l'État, ni à ses amis. Il disait : ce que tu as, gagne-le ; ce que tu dois, rends-le. Il a travaillé jusqu'au bout, et il n'a jamais emprunté un centime à qui que ce soit.

Olivier regardait son dessin. Il lui semblait que l'homme sur la page avait changé pendant que son père parlait, que la bouche fermée était devenue plus dure et les yeux plus tristes, alors qu'il n'avait pas touché à son crayon.

— Je peux le garder ? demanda Angel.

Olivier détacha la page avec précaution, en suivant les petits trous de la spirale pour ne pas la déchirer. Son père la prit à deux mains et la fixa avec une punaise près du portrait du grand-père. Côte à côte, les deux visages regardaient dans la même direction. Il resta debout à les contempler, les mains dans les poches.

— Tu as un don, dit-il sans se retourner. Je l'ai toujours su. Ta mère aussi. Samedi, j'achèterai un cadre.

Olivier sentit quelque chose se dénouer dans sa poitrine, une crispation qu'il portait depuis le conseil de classe, ou depuis plus longtemps encore, depuis toujours peut-être.

Son père se retourna.

— Et c'est pour ça que je ne veux pas que tu le gâches.

Il reprit l'enveloppe et la posa sur la table, devant Olivier, à l'endroit exact où se trouvait le carnet un instant plus tôt.

— Ton grand-père, il dessinait aussi, tu sais. Des bateaux, des chevaux, des têtes. Sur les nappes en papier, au café. Il n'a jamais pensé que ça pouvait le nourrir. Il a été maçon toute sa vie, et c'est ce qui lui a permis de ne rien devoir à personne.

— Moi, je ne veux pas être maçon.

— Je ne te demande pas d'être maçon. Je te demande de passer en troisième.

Isabelle était apparue sur le seuil de la cuisine, les mains encore humides.

— Il aura besoin d'un carnet neuf pour l'été, dit-elle. Celui-là est presque fini.

Angel regarda le carnet, puis son fils.

— Il l'aura en septembre. Avec les fournitures.

— Angel…

— En septembre, répéta-t-il, plus doucement. Avec ses cahiers. Un carnet pour dessiner, et des cahiers pour le reste. Et cette fois, les marges, il les laissera aux profs.

Il effleura l'épaule de son fils en passant et sortit de la cuisine. Olivier l'entendit allumer la télévision dans le salon, baisser le son et s'asseoir dans son fauteuil qui grinçait.

Sa mère ne dit rien. Elle vint se placer derrière lui et regarda le dessin punaisé à côté de la photo. Elle posa la main sur la tête d'Olivier, une seconde, comme on vérifie qu'un enfant n'a pas de fièvre.

Quand elle fut partie, il ouvrit son carnet à la dernière page. Il restait juste assez de place pour faire naître une péniche.



Toutes les chansons

Retrouvez toutes les chansons du livre.

Table des matières

Chapitre 1 — 2005 — Santiago de Cuba 1
Chapitre 2 — 2005 — Saint-Denis 9